

Innocent IV, etc., tinrent tête vaillamment à leurs adversaires, ne se laissant, ni tromper par leurs ruses, ni ébranler par leurs menaces. Ils mirent fin aux investitures, à la simonie et à d'autres criants abus, et, en affranchissant le pouvoir spirituel, le mirent en état de remplir sa mission divine.

L'Église et les hérésies.

32. La foi vive qui régnait au moyen âge ne permit pas à l'esprit d'erreur de s'étendre au loin et de s'enraciner longtemps. Dès qu'une hérésie apparaissait, elle était réfutée par de savants théologiens, condamnée par des conciles provinciaux, et poursuivie, s'il en était besoin, par l'autorité séculière. La doctrine apostolique se conservait ainsi dans son intégrité et prenait une forme de plus en plus claire et précise : l'hérésie, dans les desseins de Dieu, favorisait le progrès interne de la révélation.

33. Bien que les sectaires, à cette époque, se tinssent généralement cachés dans l'ombre, deux hérésies, ayant un caractère révolutionnaire, à la fois antisocial et antichrétien, provoquèrent de terribles luttes à main armée. Ce fut, au treizième siècle, l'hérésie des *albigéois*, et, au quinième, celle des *hussites*.

34. La secte des *cathares*, ou *albigéois*, existait un peu partout en Europe sous différents noms : publicains, pauliciens, patarins, tisserands, etc. Elle avait pris le nom d'*albigéois*, en France, parce qu'Albi, dans le Languedoc, était son principal boulevard. Le fond de la doctrine était le manichéisme, emprunté immédiatement, selon toute vraisemblance, à la secte des bogomiles de Bulgarie.

Les albigéois, protégés par le comte de Toulouse, Raymond VI, ainsi que par ses vassaux et les seigneurs voisins des Pyrénées, se livraient à toutes sortes d'excès contre les catholiques, incendiaient les églises, massacraient les prêtres, pillaient leurs biens, prêchaient contre la dime. Le désir de s'approprier les richesses du clergé, joint à la morale facile de ces hérétiques, explique l'appui que leur donnèrent les maisons princières du Midi.

Après avoir essayé inutilement de combattre ces sectaires par la prédication, le pape Innocent III prêcha contre eux une croisade. Leur puissance fut brisée par Simon de Montfort et par le roi Louis VIII. Saint Dominique, par ses prédications et l'institution du Rosaire, en ramena un grand nombre à la vraie foi.

35. L'hérésie des *hussites* se rattachait aux doctrines des vaudois et de Jean Wiclef. — Les vaudois^a ne voulaient point, dans le principe, rompre avec l'Église ni s'écarter en général de ses enseignements; mais ils finirent par rejeter tout ministère ecclésiastique et tout culte. Ils avaient de nombreux partisans en Bohême. — Jean Wiclef^b rejetait toute tradition et regardait l'Écriture sainte comme la source unique de la foi; il combattait en outre la transsubstantiation, la confession auriculaire, l'institution divine de l'Ordre, le droit de propriété pour l'Église. — Telles sont les doctrines dont s'inspira Jean Huss, prédicateur à Prague.

Le concile de Constance condamna ses erreurs en 1415. Lui-même, après avoir refusé de se rétracter, fut condamné, suivant la législation de l'époque, à périr sur le bûcher.

Son ami, Jérôme de Prague, subit le même sort en 1416. Leurs partisans, les hussites, provoquèrent une guerre de religion, qui désola pendant une génération entière la Bohême et une partie de l'Allemagne. Ce ne fut qu'en 1436 que l'empereur Sigismond parvint à les amener à soumission, après que le concile de Bâle eût réconcilié à l'Église les plus modérés d'entre eux.

L'Église et les schismes.

36. Le premier schisme qu'eut à déplorer l'Église au moyen âge fut le *schisme grec*, commencé par Photius (867) et consommé par Michel Cérulaire (1053). Il était préparé depuis plusieurs siècles par le despotisme des empereurs de Byzance, qui ne pouvaient souffrir à la tête de l'Église un chef qui ne fût pas leur sujet et leur créature, et par le servilisme et l'ambition des hauts prélats, qui respiraient l'air empesté de la cour byzantine.

De siècle en siècle, l'Église d'Occident tenta de ramener celle d'Orient à l'unité. L'union même fut conclue à deux reprises différentes : au deuxième concile oecuménique de Lyon (1274) et au concile de Florence (1439); mais l'Église schismatique était trop engourdie et n'avait pas assez de force morale pour tenir sincèrement ses promesses. La chute de l'empire byzantin, succombant sous les coups des Turcs, montra que loin de l'unité

^a Les vaudois tiraient leur nom de leur chef Pierre Valdo ou Valdez (1197), riche bourgeois de Lyon, qui avait fondé une association pour prêcher l'Évangile au peuple. Elle reçut le nom de *pauvres* ou *gueux* de Lyon, d'*ensabotés*, à cause de la grossière chaussure des prédicateurs.

^b Jean Wiclef (1324-1384) était professeur à l'université d'Oxford.

catholique il n'est pas de vie forte et saine. Ces despotes de Byzance, en voulant gouverner la religion, avaient été les artisans de leur ruine.

Le schisme grec, qui dure encore, démontre, par son impuissance à réaliser les caractères de l'Église fondée par Jésus-Christ, que l'Église romaine est la seule véritable Église.

37. Le second schisme, plus grave encore, en ce qu'il paraissait ébranler le principe même de l'unité de l'Église, fut le grand schisme d'Occident, de 1378 à 1417.

Après la mort de Grégoire XI, qui avait mis fin à l'exil des papes à Avignon, on vit, durant trente ans, deux papes, trois même parfois, se disputer la tiare. Chacun d'eux semblait élu légitimement et avait un certain nombre de peuples sous son obédience. Dans chaque parti, on comptait de savants personnages et des saints. Personne ne pouvait décider quel était le vrai pape. De là, des conflits d'autant plus déplorables que d'autres maux désolèrent l'Église, en particulier les soulèvements des *lollhards*, disciples de Wicléf et des hussites.

Dieu, sans doute, permit cette terrible épreuve, qui ne devait plus se renouveler, afin de rendre plus sensible la nécessité de l'unité gouvernementale dans son Église. Sa Providence, au moment où l'on ne prévoyait point la fin prochaine de cette lutte intestine, fit triompher le principe d'unité, au concile de Constance, par l'élection de Martin V.

3. Épreuves et victoires de l'Église dans les temps modernes.

L'Église et le protestantisme.

38. Les temps modernes s'ouvrent par la Renaissance, qui fut en réalité un retour au paganisme. Les chefs de l'*humanisme*, injustement dédaigneux de la culture intellectuelle du moyen âge et pleins d'enthousiasme pour celle de l'antiquité, passaient de la forme au fond, des lettres et des arts à la civilisation elle-même. Pour eux, en dehors des Grecs et des Romains, il n'y avait qu'ignorance et barbarie; la religion chrétienne était barbare, comme les institutions, les lettres, la philosophie, l'architecture, la sculpture, qu'elle avait inspirées; elle était bien au-dessous de la religion païenne, qui, donnant libre essor aux instincts de la nature, avait enfanté une civilisation incomparable.

39. Cette réaction des lettrés contre le christianisme, qui aura toujours à combattre l'orgueil, la cupidité et la volupté, trouvait dans la situation des esprits un terrain des plus favorables. L'invention de l'imprimerie, la découverte du nouveau monde, les progrès des sciences mathématiques et physiques, remplissaient les imaginations de rêves enchanteurs. On était avide de changements et de nouveautés. Les difficultés et les malheurs des siècles passés n'avaient pas permis d'opérer dans l'Église les réformes nécessaires. Au lieu d'attendre du temps et des efforts pacifiques des hommes sages la guérison des maux dont souffrait la société chrétienne, on s'impatiait, on exagérait les abus, on diffamait la cour romaine et le clergé.

40. C'est dans ces circonstances que parut Luther, moine sans vocation, âme tourmentée et passionnée, sans équilibre, mais doué de toutes les qualités qui assurent le succès aux tribuns révolutionnaires. Sa doctrine de la justification par la foi seule sans les œuvres, du libre examen, de l'inutilité de l'Église comme médiatrice du salut, allait à tous les cœurs corrompus, à tous les esprits novateurs et téméraires, à tous les impatients de réformes, aux seigneurs et aux princes, heureux de l'occasion qui s'offrait de secouer l'autorité ecclésiastique et de faire main basse sur les biens des églises et des couvents. L'ignorance du peuple en bien des pays, ses préjugés contre le clergé, ses passions grossières, favorisaient leur projet d'anéantir en Europe le pouvoir doctrinal du pape et des évêques, pour lui substituer la liberté individuelle en matière religieuse.

41. Pour faire réussir leur œuvre, les prétendus réformateurs n'eurent point recours aux procédés évangéliques. On sait au milieu de quels désordres, de quelles violences, de quelles destructions, de quelles luttes sanglantes, le protestantisme s'implanta dans la plus grande partie de l'Allemagne et de la Suisse, en Suède, en Norvège, en Danemark, en Angleterre et en Écosse; les guerres civiles qu'il suscita en France, pour la conquérir à la Réforme; ses efforts pour pénétrer en Espagne, en Italie, en Pologne, en Irlande.

42. Mais l'Église, qu'il voulait abattre, sortit de l'épreuve plus forte et plus belle. Ses pertes en Europe (si on peut appeler pertes les défections de tant de mauvais chrétiens) furent presque compensées par le nombre d'âmes que lui gagnaient ses apôtres en Chine, au Japon, dans les Indes.

Le concile de Trente (1545-1563), par l'éclaircissement et la définition des dogmes contestés, et par ses décrets disciplinaires touchant les réformes désirables, concentra les forces du catholicisme et lui donna cette organisation puissante qu'il a conservée jusqu'à nos jours.

Le réveil religieux que provoqua le concile s'atteste : par l'éclosion de fleurs de sainteté, qui rappelaient les meilleurs temps du christianisme^a ; par la réforme de quelques ordres religieux anciens, et la naissance de plusieurs instituts, dont le principal, celui des Jésuites, arrêta partout la marche du protestantisme et remplit le monde, en moins d'un siècle, du bruit de ses travaux et de ses souffrances pour la foi ; par la fondation de congrégations d'hommes et de femmes, qui se consacrèrent à l'évangélisation des campagnes, à l'éducation de la jeunesse et du clergé, au soin des malades et des pauvres^b ; par la fondation des séminaires, par la célébration de fréquents synodes, etc.

43. La réforme de l'Église dans son chef et dans ses membres, réclamée aux derniers siècles du moyen âge, était un fait accompli. La papauté, se dégageant des luttes politiques de la péninsule et se préoccupant avant tout des intérêts de l'Église universelle, retrouva son antique autorité religieuse et morale. La vie des Pontifes romains fut plus sainte et répondit mieux

^a Parmi les saints et les saintes, nous citerons particulièrement S. Ignace de Loyola, S. Philippe de Néri, S. Charles Borromée, S. François de Sales, S. Vincent de Paul, S^{te} Thérèse, S. Jean de Dieu, S. Jean de la Croix, S^{te} Angèle de Mérici, S. François de Borgia, S. François Xavier, S. Louis de Gonzague, S. Stanislas Kostka, S. Jean Berchmans, S. François Régis, S. Fidèle de Sigmaringen, S. Thomas de Villeneuve, S. Joseph de Cupertino, S. Pierre d'Alcantara, S^{te} Rosé de Lima, S. Pierre Fourier, S. Jean-Baptiste de la Salle, etc.

^b Signalons, parmi les Instituts voués à l'instruction de la jeunesse et à l'éducation du clergé : la congrégation des Théatins, fondée par saint Gaétan de Thienne (1524) ; l'Oratoire, par saint Philippe de Néri (1548) ; l'Oratoire de Jésus, par Pierre de Bérulle (1611) ; la congrégation de Saint-Maur, par Didier de la Cour (vers 1600).

Parmi les Instituts voués aux missions : les Minimes (1508) ; les Capucins (1528) ; les Barnabites (1530) ; les Oblats (1578) ; les Lazaristes ou Prêtres de la Mission (1624) ; les Clercs et Frères de la Vie commune (1640).

Parmi les Instituts voués à la vie contemplative, au soin des malades ou à l'instruction des enfants : les Annonciades (1500) ; les Sommasques (1528) ; les Carmélites déchaussées ; les Ursulines (1545) ; les Visitandines (1610) ; les Dames anglaises (vers 1625) ; la congrégation des Piaristes (1597) ; les Frères de la Doctrine chrétienne (1593) ; les Frères des Écoles chrétiennes (1680) ; les Frères de la Charité (1540) ; les Filles de la Charité ou Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul (1617) ; etc. (Cf. KRAUS, *Histoire de l'Église*, t. III, p. 456.)

à leur mission divine. La science et la piété déterminaient le choix des évêques ; les vocations ecclésiastiques étaient préparées avec soin ; partout on admirait le renouvellement de la vie cléricale et claustrale, et les habitudes de vie vraiment chrétienne, qui se formaient dans toutes les classes de la société.

Le protestantisme avait servi, dans les desseins de Dieu, à purifier l'Église des scories qui la souillaient, et à faire ressortir avec plus d'éclat la sainteté qui la caractérise.

L'Église et la franc-maçonnerie au dix-huitième siècle.

44. Jusqu'à cette époque, la guerre faite à l'Église sur le terrain de la doctrine s'était généralement bornée à la négation ou à l'altération de certains dogmes de la foi. Ses ennemis prétendaient demeurer chrétiens. Le principe du libre examen, qui avait déjà morcelé le protestantisme en mille sectes diverses, devait logiquement aboutir au rejet total du christianisme, et même de toute religion positive. L'organisation des sociétés secrètes fournit à l'impiété un moyen puissant de déchristianisation universelle.

Quelle que soit l'origine de la franc-maçonnerie, il est certain que la grande loge de Londres, fondée en 1717, se répandit à partir de 1725 dans les divers États de l'Europe, et y compta, principalement en France, de nombreuses loges auxquelles s'affilièrent une foule de membres de la noblesse et de la bourgeoisie. En 1781, sous l'inspiration secrète de Weishaupt (1748-1822), professeur à Ingolstadt, fondateur de la secte allemande des illuminés, et sur la convocation officielle du duc Ferdinand de Brunswick, il se tint, à Wilhelmsbad, un convent où se réunirent les délégués des sectes maçonniques de l'Europe, de l'Amérique et de l'Asie. On y trouvait représentée, entre autres, la secte des martinistes, ou illuminés français, fondée par le Juif portugais Martinez Pasqualis, et dans laquelle les Juifs se trouvaient naturellement admis. Le convent de Wilhelmsbad, en concentrant toutes les forces de la maçonnerie et en lui imprimant l'unité de direction, hâta l'œuvre de destruction que devait accomplir la Révolution française.

Le chef intellectuel de cette bande de démolisseurs fut Voltaire, reçu dès sa jeunesse dans la première loge établie à Paris par des seigneurs anglais^a. Un voyage en Angleterre l'avait initié

^a Dans le faubourg Saint-Germain. — Un mois et demi avant sa mort, le

à la philosophie des déistes de ce pays, Herbert de Cherbury, Shaftesbury, John Toland, Tindal, Henri Bolingbroke. Il en rapporta les *Lettres philosophiques*, où il dépréciait la France et attaquait, avec une rage forcenée, le catholicisme. A partir de ce moment, il n'eut souffle de vie que pour écraser l'infâme, c'est-à-dire Jésus-Christ et son Église. Ses élèves, les encyclopédistes d'Alembert, Diderot, La Mettrie, Helvétius, d'Holbach, appartenant comme lui à la franc-maçonnerie, déployèrent, sous sa direction, un acharnement satanique à prêcher l'irrégion et l'immoralité, et à miner les bases des institutions sociales. De son côté, Jean-Jacques Rousseau se faisait l'apôtre de la religion purement naturelle et des théories gouvernementales qui devaient inspirer les hommes de la Convention.

45. En vain Clément XII en 1738, et Benoît XIV en 1751, dénoncèrent aux rois et aux peuples ces sociétés secrètes, où se forgeaient les armes de l'impiété. On fut sourd à leur voix. Les souverains ou leurs ministres devinrent les protecteurs des sectaires; ils leur livrèrent la *Compagnie de Jésus*, dont la suppression fut arrachée au pape Clément XIV, en 1773. Dans toutes les nations catholiques, une guerre plus ou moins déclarée fut entretenue par le pouvoir civil contre le pape et les évêques, au nom du système appelé *gallican*, *fébronien* ou *joséphiste*. Sous prétexte d'indépendance, l'État empêchait l'Église de combattre le mal qui rongeaient la société. L'empereur Joseph II, en Autriche, se signala particulièrement par une foule d'attentats contre le pouvoir spirituel.

46. Au milieu de la vapeur d'impiété et de luxure qui enveloppait les âmes, le clergé en général, tant régulier que séculier, attiédi, affaissé, gagné, dans une certaine mesure, par l'esprit d'indépendance et d'innovation, était incapable d'arrêter le torrent qui entraînait la société à l'abîme. Les électeurs ecclésiastiques d'Allemagne et quelques évêques de France étaient, ou peu s'en faut, passés à l'ennemi. Les autres se taisaient pour la plupart, pour ne pas provoquer de nouvelles fureurs chez les sectaires. Ceux qui protestaient étaient accusés de fanatisme aveugle. Le mal paraissait sans remède.

47. Le christianisme cependant ne manqua pas de défenseurs

7 avril 1778, Voltaire fut reçu solennellement à Paris dans la loge des Neuf-Sœurs.

contre les pseudo-philosophes. Parmi eux, on peut citer les rédacteurs du journal littéraire les *Mémoires de Trévoux*, l'abbé Desfontaines, Fréron, les Pères Nonotte et Patouillet, les abbés Guénée, Bergier, Feller, Le Franc de Pompignan, Christophe de Beaumont, La Luzerne, Gerdil, etc.

Mais les hommes des classes soi-disant éclairées ne les lisaient point; ils réservaient leurs sympathies, en France au voltairianisme, en Allemagne à l'esprit moderne. Cette société frivole, destinée à périr, trouvait trop de charme à l'erreur, trop de douceur au poison, pour prêter l'oreille à ses véritables intérêts.

48. La seule réaction que l'Église eut à opposer, dans ce malheureux siècle où elle semblait devoir sombrer, fut la vie d'une foule de justes ignorés du monde, qui, par leurs prières et leurs mortifications, allaient obliger Dieu à ne frapper que dans un but de miséricorde. Quelques-uns ont jeté un vif éclat et mérité les honneurs du culte : François de Girolamo, Léonard de Port-Maurice, Pacifique de Saint-Séverin, Jean-Joseph de la Croix, Véronique Giuliani, Crispino de Viterbe, Benoît Labre, Bonaventure de Potenza, Joseph Oriol, Thomas de Curi, Sébastien Valfré, Ange d'Acari, Marie des Cinq-Plaies, François de Posadas, Joseph-Marie Thommasi, Paul de la Croix.

La vitalité de l'Église se manifeste aussi par le développement considérable d'instituts nouvellement fondés ou la naissance de nouvelles congrégations. Nous devons citer les Frères des Écoles chrétiennes, les Trappistes, les Missionnaires du Saint-Esprit, fondés par le bienheureux Grignon de Montfort; les Liguoriens ou Rédemptoristes, fondés par saint Alphonse de Liguori; les Passionnistes, fondés par saint Paul de la Croix.

Si fortement qu'elle fût ébranlée, l'Église de Jésus-Christ était toujours vivante, et devait bientôt faire resplendir son énergie divine, en sortant victorieuse du tombeau où ses ennemis pensaient l'ensevelir.

L'Église et la Révolution.

49. La conjuration qui se préparait depuis longtemps eut pour organe Mirabeau, en qui se résumaient les principes destructeurs de la société chrétienne. Voltairien dans ses mœurs, disciple de Rousseau en politique, joséphiste dans les idées qu'il se faisait des rapports de l'Église et de l'État : tel était l'homme qui allait faire dévier du côté de la Révolution le mouvement de sages réformes que réclamaient les cahiers des États généraux.

Dans son séjour en Allemagne (1783-1788), Mirabeau avait été initié aux derniers mystères de l'illuminisme de Weishaupt et chargé de faire dominer ces mystères dans les loges de Paris et de la France entière. Il avait commencé par les introduire dans les loges des *Amis réunis*, où il eut pour collègue Talleyrand, le Judas qui trahit l'Église. Une autre mission qu'il avait reçue de ses amis, les Juifs de Berlin, c'était d'élever la voix en faveur de la race israélite, et de travailler à la faire émanciper en France.

50. Les ordres de la secte furent exactement suivis. Le 2 novembre 1789, l'Assemblée Constituante confisqua tous les biens ecclésiastiques, quoique le clergé eût offert de solder les dettes exigibles de la nation, au moyen d'un emprunt de quatre cents millions hypothéqués sur les biens de l'Église de France.

Le 12 juillet 1790, parut la Constitution civile du clergé. Sommés d'y souscrire, et par serment, cent trente-quatre prélats refusèrent, et la plupart des curés se rallièrent autour de leurs chefs. Alors commença l'émigration du clergé français en Espagne, en Angleterre, en Hollande, aux États-Unis, etc.

Avignon et le Comtat-Venaissin furent enlevés au pape Pie VI. La veille de sa disparition, après deux ans de résistance, l'Assemblée Constituante accorda aux Juifs les droits civils et politiques; les vingt-quatre orateurs qui plaidèrent leur cause étaient tous francs-maçons.

51. Après la mort de Louis XVI, qui avait été décrétée dès 1786, dans une grande réunion des loges à Francfort, la Convention abolit solennellement le christianisme et proclama le culte de la déesse Raison.

Sous le Directoire, les prêtres, dont le sort s'était adouci après la chute de Robespierre, furent de nouveau traqués, déportés, fusillés. Pie VI fut dépouillé de ses États, et trainé de prison en prison, à Sienna, à Florence, à Turin, à Briançon, à Grenoble et à Valence, où il succomba à ses maux (1799). Les impies proclamèrent bruyamment que la papauté finissait avec lui.

La Révolution, qui voulait balayer le christianisme du monde entier, paraissait avoir atteint son but. Partout où pénétraient les armées de la République, le culte catholique était aboli.

52. Mais dix ans à peine s'étaient écoulés depuis le commencement de la persécution, et l'Église entraît dans la voie du triomphe. Pie VII était élu pape, à Venise, le 14 mars 1800, et le 3 juillet il était acclamé dans sa capitale.

De l'abîme de folies et de misères où les avait plongés la Révolution, la voix des peuples remontait vers Dieu. En France, le premier consul, obligé de reconnaître que sans religion aucun État ne saurait subsister, restaurait solennellement le culte catholique par le Concordat de 1801, et se faisait sacrer Empereur par le Pape, à Notre-Dame de Paris, le 2 décembre 1804. Lorsque, enivré par des succès inouïs, il voulut briser l'indépendance du Saint-Siège, et qu'il en vint non seulement à dépouiller le pape Pie VII de ses États, mais à l'emprisonner à Savone et à Fontainebleau, la main de Dieu s'appesantit sur lui. Après des désastres non moins étonnants que ses victoires, il signait, le 6 avril 1814, son abdication dans ce même château de Fontainebleau, qui avait été témoin des humiliations et des souffrances du Vicaire de Jésus-Christ.

Rendu à la liberté, Pie VII rentra à Rome le 24 mai, au milieu des acclamations de son peuple; et, le 7 août, il rétablit solennellement la Compagnie de Jésus^a. L'Église manifestait partout une vitalité nouvelle et reprenait sa marche civilisatrice.

L'Église et la franc-maçonnerie au dix-neuvième siècle.

53. Les sectes qui avaient préparé et dirigé la Révolution n'ont pas cessé, pendant tout le cours du dix-neuvième siècle, de poursuivre leur projet de déchristianisation universelle.

Les papes Pie VII (13 septembre 1821), Léon XII (13 mars 1825), Pie VIII (21 mai 1829), Grégoire XVI (15 août 1832), Pie IX (25 septembre 1865), Léon XIII (20 avril 1884), les ont dénoncées et anathématisées, comme l'avaient fait leurs prédécesseurs Clément XII (24 avril 1738) et Benoît XIV (18 mai 1751). « La franc-maçonnerie, a dit Grégoire XVI, est le rendez-vous de toutes les impiétés, de toutes les scélératesses, de toutes les infamies des sectes antérieures. » « Elle est, suivant Pie IX, la synagogue de Satan. » « C'est, dit Léon XIII, une association criminelle, non moins pernicieuse aux intérêts du christianisme qu'à ceux de l'autorité civile. »

Prenant tous les masques, usant de tous les procédés, de l'hypocrisie et du mensonge, de la corruption et de la violence, la franc-maçonnerie a eu la main dans toutes les révolutions politiques, dans toutes les guerres, dans toutes les persécutions contre

^a Dès 1801, le bref de suppression de Clément XIV avait été annulé et la société rétablie, avec tous ses droits et privilèges antérieurs, d'abord en Russie, puis dans le royaume de Naples.

le catholicisme, à notre époque. C'est de ces antres ténébreux que sont sorties toutes les fausses idées libérales, toutes les erreurs philosophiques, toutes les abominables doctrines, qui empoisonnent le monde prétendu civilisé. Elle est d'autant plus puissante, que les Juifs, qui en sont les inspirateurs et les maîtres, ont acquis par leurs immenses richesses une influence prépondérante au sein de toutes les nations.

54. Parmi les attentats de la secte, signalons : en Italie, les attaques incessantes contre la papauté, depuis Grégoire XVI jusqu'à nos jours; la spoliation des États du Saint-Siège, la confiscation des biens ecclésiastiques, etc.; — le *kulturkampf* en Allemagne et en Suisse; — la violation des droits et des libertés de l'Église, à différentes époques, en Autriche, en Espagne, au Mexique, au Brésil et dans les autres États de l'Amérique du Sud; — en France, à partir de 1877, la loi scolaire, la loi militaire, et une foule de mesures vexatoires, dont le but est la destruction des ordres religieux et l'asservissement du clergé.

Nulle part encore, à l'heure où nous écrivons, la synagogue de l'enfer n'a renoncé à la guerre insensée qu'elle a déclarée à Dieu; elle proclame bruyamment aujourd'hui, comme à la fin du dix-huitième siècle, la disparition prochaine de toute idée religieuse.

55. Au milieu de ce déchainement de passions sataniques, l'Église n'a pas fléchi un seul instant, elle a tenu tête vaillamment à ses adversaires. Dans tous les rangs de la société, depuis la Révolution, de vigoureux défenseurs se sont levés pour sa cause. Elle a, comme nous l'avons vu, multiplié ses conquêtes dans les pays infidèles, et ramené à elle une foule d'âmes du schisme et de l'hérésie.

Le concile du Vatican a foudroyé le naturalisme et mis hors de conteste la suprême autorité des papes. Jamais, à aucune époque, le Saint-Siège n'a été environné de tant de respect et d'amour; jamais l'union de l'épiscopat avec son centre n'a été si étroite.

Une foule de congrégations religieuses, dévouées à l'instruction ou au soulagement de l'infortune, ont été fondées^a. Les œuvres d'évangélisation et de charité ont jailli de toutes parts.

^a Citons entre autres : les Petites Sœurs des Pauvres; la congrégation des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny; les Dames du Sacré-Cœur de Jésus; l'institut de la Présentation de Marie; la congrégation de Notre-Dame de Sion; les Religieuses de Notre-Dame de la Retraite; la congrégation de Saint-Joseph aux États-Unis; les Oblats de Marie-Immaculée; les Pères et les Frères Maristes;

56. Si sombre qu'apparaisse l'avenir, devant l'assaut de tant de sectes audacieuses, surtout devant l'indifférence, la mollesse, la frivolité de tant de chrétiens indignes de ce nom, l'Église n'a rien à craindre. Les évêques et les prêtres seraient-ils bannis totalement d'une région, il y aura toujours quelque part un pouvoir d'ordre et de juridiction qui s'exercera et se transmettra jusque dans les prisons et sur les échafauds, pour préparer l'inévitable retour de la liberté. La corruption devint-elle encore plus générale, il y aura toujours des hommes apostoliques dont la foi renouvellera les prodiges des temps héroïques du christianisme, et des légions d'âmes ardemment passionnées pour la sainte austérité de la vie religieuse. L'Église, comme par le passé, demeurera l'universel et indestructible organe de la volonté que Dieu a de sauver tous les hommes; le moyen le plus efficace d'appliquer à tous les temps et à tous les peuples le bienfait de la rédemption et le prix du sang de Jésus-Christ; le plus solide de tous les remparts contre l'ignorance, la faiblesse, les passions humaines, et contre les séductions, les illusions, les tromperies du démon¹.

4. Conclusion.

Miraculeuse stabilité de l'Église.

57. Pendant que les plus vigoureuses sociétés ne peuvent subsister bien longtemps à l'encontre des inclinations, des passions, des critiques ou du dégoût de l'opinion publique; qu'on voit, sous l'action de ces dissolvants, les écoles philosophiques, les sectes religieuses, les institutions politiques, se modifier ou même s'anéantir : l'Église de Jésus-Christ, qui a contre elle toutes ces causes de ruine, a conservé une admirable stabilité.

Durant sa longue existence de bientôt deux mille ans, il n'est pas un pays, il n'est pas une époque où elle n'ait été persécutée. Tout en elle a passé par l'épreuve du feu : son dogme, sa morale, ses sacrements, sa discipline, sa hiérarchie, ses institutions, ses ordres religieux, ses moyens d'existence temporelle. Elle n'a cessé d'avoir des ennemis acharnés à sa perte : Juifs, empereurs païens, Barbares du commencement du moyen âge, réformateurs du sei-

les Frères de Ploërmel; les Frères de la Sainte-Famille; les Frères de Saint-Gabriel, etc.; la congrégation du Sacré-Cœur de Marie; les Pères de Notre-Dame d'Afrique ou Pères Blancs; etc. (Cf. KRAUS, *Histoire de l'Église*, t. III, p. 407.)

¹ Cf. JULES DIDOT, *Logique surnaturelle objective*, théor. XLIX.